

# Ethnopharmacologie guyanaise

## Des populations en contact permanent avec la nature

La géographie humaine des Guyanes est riche en groupes aux traditions culturelles originales. En Guyane française, quatre groupes d'amérindiens, trois groupes de Noirs Marrons et la population créole composent l'essentiel des populations installées depuis plusieurs siècles sur le territoire et en contact permanent avec le milieu végétal. Le savoir sur les pratiques médicinales des groupes indiens et créoles a fait l'objet d'une étude multidisciplinaire complète résumée dans un ouvrage de synthèse datant de 1984 et réédité en 2004. L'inventaire s'est ensuite élargi aux groupes de Noirs Marrons de Guyane et du Surinam.

### Une connaissance du monde végétal aux origines variées

L'inventaire des plantes présumées antiparasitaires ne peut être séparé d'un inventaire global des pratiques médicinales à bases de plantes auprès d'un groupe donné de population. Une étude générale des pratiques médico-religieuses est mieux comprise et acceptée par les informateurs. La méthode occidentale de parcellisation de la connaissance ne fait pas partie de leur conception globalisante de la nature, le rapport de confiance est alors difficile à établir. Les résultats sont souvent erronés par le fait que le chercheur, sortant l'information de son contexte la dénature.

Il existe quatre groupes principaux de Noirs Marrons répartis essentiellement sur le territoire du Surinam avec une extension territoriale sur le Maroni en Guyane française. Il s'agit des Saramaka, des Ndjuka, des Boni ou Aluku et des Paramaka. L'habitat de ces populations est la forêt tropicale humide. Ils colonisent les bords des rivières de l'intérieur, voies de pénétration dans la forêt et ont un mode de vie où l'eau et la forêt jouent des rôles déterminants. La constitution de leurs groupes remonte au XVIIe siècle : la fuite des esclaves d'origine africaine des plantations de l'ex-Guyane hollandaise, le Surinam actuel, en est la première étape. Pendant les premiers temps de leur vie dans la forêt, ils ont été soumis à la pression d'une longue guérilla avec les colons hollandais et leurs mercenaires anglais. Leur genèse s'achève au XVIIIe siècle avec le passage du dernier groupe constitué en Guyane française, les Boni ou Aluku, chassés à la fois par les Hollandais et les Ndjuka. La constitution récente de ces groupes, moins de trois siècles pour le plus vieux, autorise à penser que leurs connaissances du monde végétal ont des origines variées avec des emprunts nombreux.

### L'usage des plantes sauvages ou domestiques des Saramaka

L'information concernant l'usage médicinal des plantes sauvages ou domestiques a été collectée chez les Noirs Marrons Saramaka. L'essentiel des informations provient des plantes récoltées le plus systématiquement. La répétition des collections permet la meilleure corrélation possible entre les deux savoirs :  
- le savoir botanique d'une part, dont les critères taxonomiques sont souvent très précis,  
- le savoir ethnobotanique d'autre part, dont la précision est dépendante de la richesse du **taxon** en caractères reconnus par l'informateur et plus généralement par le groupe ethnique étudié. C'est ce degré d'approximation qui doit être précisé. Il faut éviter l'élimination de certaines connaissances traditionnelles qui semblent approximatives, même si elles ne recouvrent pas exactement un taxon botanique particulier. La répétition des collections élimine la possibilité d'une perte d'informations. La connaissance du monde végétal et son utilisation paraît partagée entre toutes les catégories de la population : hommes et femmes, surtout les plus âgés. Certains savoirs sont plus spécialisés et plus secrets. Le recueil de l'information, en particulier les longues tournées en forêt, a nécessité le dédommagement des informateurs pour le travail fourni. L'argent venu de la côte, des *bakaa* (primitivement les colons blancs ; maintenant tout étranger aux groupes de Noirs Marrons) a une importance considérable pour ces sociétés. L'obtention d'avantages monétaires pouvait déformer l'information. L'utilisation d'informateurs différents a permis d'éliminer les inventions.

### La nécessité d'informateurs traducteurs

Des informateurs de deux villages (*Banafokondre* et *Amakakondre*) et de deux lignages différents (*Nasi* et *Matchao*), qui sont les lignages dominants en nombre et en importance politique du monde saramaka ont contribué à l'établissement de l'inventaire. Les informateurs avaient une moyenne d'âge d'environ cinquante ans ; presque tous des hommes, d'où la collecte d'un petit nombre de remèdes concernant les soins de la parturiente et de l'enfant, remèdes utilisés par les femmes. L'importance du rang et de l'âge ont assuré du travail aux personnages les plus importants des deux villages : *Kabitèni* ou chef de village, *Basia* ou homme de police, *Obia man* ou homme médecine, mais aussi les hommes des foyers les plus importants et ceux qui estimaient avoir quelque chose à échanger.

L'utilisation d'informateurs traducteurs étant nécessaire, a amené une perte dans le recueil de l'information. La langue saramaka est fixée par la politique de scolarisation menée depuis une trentaine d'années et des dictionnaires existent à l'usage des nombreuses missions religieuses qui agissent au Surinam. L'origine anglaise et surtout portugaise de nombreux mots usuels a permis des recherches étymologiques relativement aisées. La langue est un dialecte créole au sens anglo-saxon du terme, dérivé de l'anglais et du portugais des colons auquel s'ajoutent des mots des langues Kongo, Ashanti ou Bantu de l'Afrique de l'Ouest. Price propose la répartition lexicale suivante chez les Saramaka : origine anglaise = 20% ; origine portugaise = 20% ; origine hollandaise et amérindienne = 10% et origine africaine = 50%. Mais le lexique courant a une prédominance anglo-portugaise. La retranscription des noms de plantes et de maladies utilise la transcription phonétique mis en place par Donicie.

## La perception des saveurs chez les Saramaka

La perception des saveurs des plantes semble correspondre aux choix thérapeutiques des tradipraticiens saramaka, à une certaine division sexuelle de la société et bien sûr aux choix alimentaires de ces populations sylvoicoles. En ce qui concerne le goût amer, on ne constate pas nécessairement une relation entre cette saveur et une activité biologique ou une éventuelle toxicité. Ainsi, l'hypothèse couramment admise de la détection par les mammifères des substances toxiques végétales par leur caractère amer, doit être considérée avec précaution. De même, certains principes actifs très toxiques présents dans les végétaux ne présentent pas d'amertume. Par contre, des légumes comme les fruits de *Morandica charantia*, cucurbitacées excessivement amers, font parties de l'alimentation des peuples tropicaux et en particuliers de celle des groupes ethniques du Surinam. L'appréciation des saveurs alimentaires amères et sucrées chez les Saramaka est corrélée avec la division entre les sexes à l'âge adulte. En effet, les remèdes de la virilité et ceux pour les maux de ventre absorbés par voie orale sont considérés comme d'autant plus puissants qu'ils sont plus amers et sont donc très prisés des hommes. Il est fréquent que dans la médecine d'entretien quotidien, les hommes absorbent des macérations dans l'alcool de plantes à principes amers (par exemple les simarubacées). Ils le font avec force grimaces et expriment leur satisfaction de savoir les boire. D'autre part, ils ont un profond rejet des aliments sucrés qui sont dits être réservés aux femmes et aux enfants. On peut noter que dans ce peuple, contrairement à beaucoup d'autres ethnies, le caractère amer ne correspond pas à la propriété de plante fébrifuge.

## Pao, maka, piki...un lexique botanique spécifique aux Saramaka

Il est absurde de penser qu'un système univoque (semblable à celui du savoir botanique scientifique) permet aux Saramaka de nommer et de reconnaître les plantes. Ce lexique est avant tout utilitaire. Il permet de se rappeler des multiples usages des plantes et aide à leur reconnaissance :

- l'aspect anatomique est pris en considération dans la grande part des noms vernaculaires (33%) : arbre (*pao*), herbacée et arbuste (*wii*), liane (*tataj*), épineux (*maka*), grand (*gaan*) et petit (*piki*) entrent dans la composition des noms de plantes ;
  - l'usage médicinal des plantes ou le caractère toxique génèrent des noms : *konsaka wi* : herbacée utilisée pour la dermatose du même nom ; *sua wi* : la feuille qui fait gonfler, plante toxique dont l'ingestion des fruits fait gonfler la langue ;
  - on consacre des plantes à des entités surnaturelles : *ampuku tataj* : la liane de l'esprit *ampuku* qui sert aux rituels d'apaisement de cet esprit de la forêt ;
  - une observation de type écologique peut donner une appellation : le fruit mangé par tel poisson, ce qui permet d'ailleurs de l'utiliser pour la pêche, l'arbre qui est l'abri habituel d'un animal : *kwatakaman* : la chambre du singe atèle (*Ateles paniscus*) ;
  - des analogies morphologiques avec des animaux : *akami kini* (les genoux de l'akami) arbuste dont les noeuds rappellent les articulations noueuses de l'oiseau *Agami* ;
  - des rappels de la saveur ou de la couleur dominante de la plante en rapport avec leurs usages : *bita pao* arbre amer ; *bè baka pindja pao* : arbre tacheté au dos rouge, allusion au latex rouge de cet arbre utilisé contre certaines dermatoses.
- Une grande part des plantes utilisées (39 %) sont récoltées dans des zones faciles d'accès (décombres, abattis, forêt secondaire, cours d'eau) permettant une utilisation aisée qui ne nécessite que peu de moyens de conservation. Les plantes plus rares comme certaines lianes ou arbres (récoltées en forêt primaire, soit 21 %) sont utilisées surtout à partir de leurs organes durables et aisément transportables (bois et écorce).

## L'art d'utiliser les plantes chez les Saramaka

Les organes les plus utilisés sont les parties feuillées des arbustes, les écorces de troncs des grands arbres, la plante entière dans le cas de plantes de petites tailles (épiphytes, herbacées), les racines plus rarement ; la difficulté de l'extraction de ces dernières et leurs formes leur donnent souvent des pouvoirs en rapport avec la force, la virilité. La facilité d'approvisionnement oriente aussi le choix des récolteurs.

Les modes les plus fréquents de traitements des drogues végétales sont :

- les macérations dans l'eau et le rhum
- les décoctions
- la récupération de la sève par pressage, du latex par lavage, de l'écorce par grattage ou broyage.

Le mode le plus usuel est le bain (*washi* ; 31%) qui doit être considéré plus comme une ablution qu'un véritable bain dans le sens européen. Ce bain s'additionne en général d'une prise orale réduite de l'eau de la décoction ou de la macération. C'est la préparation principale pour les problèmes dermatologiques, les fièvres, les refroidissements et aussi pour les usages rituels. Ce type d'administration semble généralisé dans les populations sylvoicoles.

La voie orale (*dingi* ; 31%) qui sert essentiellement dans les désordres de type digestif (diarrhées, vers...),

- les cataplasmes et onguents en complément des bains pour les problèmes liés à la peau,
- les voies nasale et oculaire pour les désordres liés à la tête et la vision,
- les bains de vapeur de plantes odorantes, intermédiaires entre le bain et la prise nasale surtout pour les refroidissements et les fièvres.

### **Les causalités profondes de la maladie**

Aucun travail notable en ethnomédecine n'existe sur les Noirs Marrons, si ce n'est celui du Dr Janssen sur la santé des enfants de Marrons qui introduit un petit lexique de maladies. Le travail du Dr Sausse déjà cité concernant les populations Wayana et Aluku du Haut Maroni donne un aperçu très succinct des affections les plus fréquentes chez les Aluku ou Boni.

Dans un monde où le végétal, l'animal et l'humain n'ont pas de frontières distinctes, où rien ne doit être laissé au hasard, la causalité spirituelle de la maladie est primordiale ; elle reste l'affirmation dernière après toute tentative rationalisante d'explication des maux. Sorcellerie, perturbations des esprits de la forêt, des esprits des morts, des ancêtres guerriers sont susceptibles de provoquer l'apparition de la maladie. Des cycles complexes de rituels liés aux travaux de l'abattis, aux rapports sociaux (surtout lignagers) préviennent ou guérissent les maladies. Une autre explication, complémentaire à celle du rapport qu'entretiennent les Saramaka à leurs corps et à la santé, peut être trouvée dans leur tradition historique orale qui montre une grande importance des rites d'invulnérabilité, de résistance à la faim et à l'effort physique. Ce furent les conditions indispensables de leur capacité à vaincre le colonisateur dans sa tentative de les réduire de nouveau à l'esclavage ou à la mort. Il existe donc des spécialistes des remèdes de l'invulnérabilité, des traumatismes graves. Il faut noter que l'on préfère arracher de l'hôpital un malade atteint de fractures, en allant le récupérer si nécessaire, jusqu'à Paramaribo, capitale du Surinam, pour le soigner en milieu traditionnel.

### **Une classification plus naturaliste du savoir médical**

Avant, pendant et parfois après la tentative d'explication « surnaturelle », une classification plus naturaliste du savoir médical est disponible. Cette classification est intimement liée à la compréhension que les Saramaka se font de leur propre corps et de son fonctionnement. L'individu Saramaka se considère comme parcouru par un flux vital qui est le sang qu'il ne faut pas répandre et dont il faut éviter le contact. Son système digestif est un long tube sans poche par lequel pénètrent tous les flux vitaux externes : aliments, eau et air. Le cœur et l'estomac sont confondus. Les problèmes d'ulcères sont traités comme des problèmes cardiaques et l'asthme comme phénomène digestif. Le froid peut pénétrer comme chez les Ndjuka par toutes les ouvertures (bouche, anus, sexe, membres et tête) et il peut être mis en parallèle avec la nature des esprits des morts (*koto sembe* = hommes froids, traduction littérale) qui eux aussi peuvent vous pénétrer par les mêmes ouvertures. Les connaissances de l'anatomie et des pathologies tropicales, d'un médecin dermatologue ayant participé aux enquêtes, a permis de mieux discerner quelles affections se cachaient derrière le langage souvent imagé, parfois imprécis des tradipraticiens.

Dans la population non scolarisée, ce savoir est très limité voire inexistant. Toutefois, l'étiologie des maladies sexuellement transmissibles semble comprise et des catégories de vers différenciées (*singaasi bitchu*, ascaris ; *bisi bisi*, taenia et *wolo*, non identifié). La pression thérapeutique des agents de santé des dispensaires, uniquement basée sur le dépistage et le traitement du paludisme sans réel souci, du point de vue des Saramaka, des autres éléments de leur santé, leur ont fait acquérir d'une part une certaine prise de conscience du paludisme, mais d'autre part ont entraîné des réactions de rejet des traitements proposés.

### **La notion traditionnelle de paludisme**

Le critère principal retenu par les grands programmes de tests de plantes médicinales présumées antipaludiques dans des zones d'endémie palustre, est la propriété fébrifuge. Les rythmes quotidiens des accès palustres et annuels des épidémies de paludisme (saison des fièvres correspondant à la saison sèche) sont perçus par les populations de Noirs Marrons du Maroni. La population amérindienne Palikur fait le même rapprochement entre la pullulation saisonnière des anophèles et l'apparition des fièvres. Les chercheurs se demandent si cette constatation n'est pas l'introduction récente liée à la lutte anti-vectorielle et à la chimioprophylaxie antipaludique pratiquées par les autorités sanitaires des régions concernées. Chez les Wayãpi, autre groupe amérindien de Guyane, la fièvre est considérée comme très fréquente et parfois liée au paludisme. D'autre part, il a été observé dès les années cinquante, une forte prévalence du paludisme dans ces populations sylvoicoles, véritable réservoir humain de la parasitose. Quant aux créoles, le mot même de malaria ou de paludisme en fonction de l'origine anglophone ou francophone des populations immigrées, est passé dans le langage commun probablement sous l'influence des structures sanitaires coloniales de la côte.

### **La notion traditionnelle de leishmaniose**

La leishmaniose en Guyane est reconnue comme une entité nosologique par toutes les populations de la Guyane et chaque groupe culturel lui donne un nom. Chez les Noirs Marrons Ndjuka et Boni, le nom illustre l'écologie de la maladie : *buchi jasi* ou bouton de la forêt. Il en est de même pour les populations créoles de Guyane, la leishmaniose cutanée est désignée du nom de pian bois ou maladie de la forêt, le mot pian signifiant à la fois puant et désignant un petit animal de la forêt à odeur désagréable, *Didelphis marsupialis*. La lésion est souvent surinfectée en raison de la longue durée nécessaire à la cicatrisation et dégage alors une odeur putride. Dans le nom de *tataj jasa* donné par les Saramaka, le mot *jasa* se rapproche du *jasi* ou bouton des autres Noirs Marrons et *tataj*, la liane fait probablement allusion à l'origine forestière de la maladie. Les Wayãpi insistent sur le caractère important de la lésion, le nom de *kalasapau* signifiant grand abcès par rapport aux abcès provoqués par d'autres causes. Les Palikur donnent une appellation semblable dans son étymologie à celle des créoles, *yatuw* désignant à la fois *Didelphis marsupialis* et la leishmaniose.

### **Les limites de l'ethnopharmacologie**

La chance de trouver un principe actif réellement efficace issu d'une plante médicinale est liée au choix des affections ciblées par cette recherche. Les populations dites primitives ont des dons d'observation très développés dus à leur vie dans un milieu hostile où il est primordial pour survivre, de savoir distinguer les fruits comestibles, d'apercevoir et de traquer le gibier, de sélectionner les plantes médicinales parmi des plantes toxiques ou sans intérêt. Ce discernement se retrouve dans la capacité de distinguer des affections dermatologiques en fonction de leurs aspects respectifs avec une précision peu courante digne d'un dermatologue<sup>1</sup>. Par contre, d'autres maux ont pour les populations tribales une nosologie plus floue, la description des symptômes internes en particulier est souvent éloignée de la conception médicale la plus simple et des interventions extérieures (esprits surnaturels, fluides, sorcelleries) sont souvent mises en avant pour justifier voire décrire les maladies de l'intérieur du corps. En fonction des résultats de l'étude ethnomédicale pratiquée sur un groupe culturel donné, il est possible de discerner ce qui dans la médecine traditionnelle procède d'une lecture naturaliste de la maladie et qui peut être le mieux rapproché de notre conception de la maladie. Il est ainsi possible en fonction du contexte médical du lieu de choisir des maladies et donc les tests appropriés mettant en évidence l'activité de plantes médicinales. Autrement, ce criblage s'apparente à une entreprise hasardeuse.

**Par Michel Sauvain**  
[michel.sauvain@ird.fr](mailto:michel.sauvain@ird.fr)

### **Pour en savoir plus**

CHIVA M. (1985) : Le doux et l'amer, Presses Universitaires de France, Paris, 243 p.

DE GROOT A. (1975-1981) : Woordregister : Nerderlands-Saramakaans et Saramakaans- Nederlands, Instituut voor Taalwetenschap, Paramaribo, 2 vol., 377 p. et 128 p.

DONICIE A., VOORHOEVE J. (1963) : De Saramakaanse woordenschat, Bureau voor Taalonderzoek in Suriname van de Universiteit van Amsterdam, 117 p.

GRENAND P., MORETTI C., JACQUEMIN H. (1987) : Pharmacopées Traditionnelles de Guyane (Créole, Wayãpi, Palikur), Editions de l'ORSTOM, Paris, 569 p.

JAMET P. dermatologue de l'Institut Pasteur de Guyane, participant aux études d'ethomédecine, communication personnelle.

JANSSEN JF. (1961) : The Health of Maroon Children of Surinam, J. Trop. Ped., December, 91-99.

PRICE R. (1975) : Kikoongo and Saramaccan, a reappraisal, Bijdragen tot de Taal-, land-en Volkenkunde van Nederlandsch Indië, **131**, 461-478.

PRICE R. (1983) : First time, the Historical Vision of an Afro-American People, The John Hopkins University Press, 189p.

SAUVAIN M. (1991): Médecines des Noirs Marrons de Guyane française et du Surinam, Encyclopédie des Médecines Naturelles, Paris.